

## LE MYTHE DE LA VIRILITE : 2EME CHAPITRE

*Nous avons vu la dernière fois comment, au fil des siècles, s'était organisée la prise de pouvoir de l'homme sur la femme, grâce à l'élaboration du système viriarcal. Puis on avait vu à quelle représentation de la femme cela avait abouti.*

*Aujourd'hui on va examiner comment s'est construit le mythe viril de l'antiquité à nos jours, pour comprendre ensuite à quoi doit satisfaire un homme pour prouver une virilité remise en cause de crise en crise, car comme on dit « avant c'était de vrais hommes ».*

*Naître homme est un fait biologique, devenir viril est une construction sociale. On ne naît pas viril, on le devient en s'appuyant sur la construction d'un mythe.*

*Dans un premier temps nous examinerons la construction du mythe et ensuite les effets de celui-ci , exprimé superbement par P. Bourdieu « la virilité entendue comme capacité reproductive, sexuelle et sociale, mais aussi comme aptitude au combat et à l'exercice de la violence, est avant tout une charge. Tout concourt à faire de l'idéal de l'impossible virilité le principe d'une immense vulnérabilité. »*

### **La difficulté à devenir un homme ou le complexe identitaire masculin**

Ce serait une fragilité originelle qui provoquerait chez l'homme une hantise de l'impuissance, et une inflation de soi s'édifierait pour la combattre. Pour devenir un homme il faut d'abord, de toute urgence, se différencier du féminin !

Pour la fillette, en général tout au moins, devenir une femme est de l'ordre de l'évidence, elle a le même sexe que sa mère et en la regardant elle sait à quoi s'attendre concernant l'évolution de son corps.

Il y a une continuité entre la fillette et sa mère, ( tout au moins quand la fillette peut accepter d'être fille ). Etre allaitée et allaiter plus tard , ça va de soi.

Dans le cas du garçon il n'y a rien d'une continuité et tout de la rupture, il lui faut se différencier de sa mère pour devenir un homme, se dégager de l'emprise maternelle tout en résistant à la tentation d'y rester en régressant, qui est grande aux moments difficiles de l'enfance.

On dit au garçon que son identité est ailleurs, « sois un homme » un homme ne pleure pas, il est fort, etc. Ce qui éclaire le sens des rites de passage qui accompagnent le garçon.

Par exemple la circoncision, pratiquée par de nombreux peuples chez les Egyptiens, les juifs, musulmans, chrétiens d'Orient, le sens de la circoncision n'est pas univoque, pour les chrétiens ce serait ressembler au Christ qui était circoncis . Ailleurs le sens de la circoncision serait de supprimer cette formation de peau plissée à l'extrémité du gland qui évoquerait les petites lèvres de la femme, comme chez la femme on supprime cet organe érectile , le clitoris, qui évoque le pénis de l'homme. Les deux gestes seraient alors une manière de bien confirmer la séparation des sexes de façon à ce qu'il n'y ait pas de confusion.

O.G. écrit « la fonction essentielle des rites initiatiques masculins est ainsi de répondre au complexe identitaire originel en marquant clairement les différents paliers de l'arrachement au monde maternel, comme autant d'étapes d'abandon du féminin au profit du masculin. La question

importante n'est donc pas : Qu'est-ce qu'un homme ? Mais Que doit être un homme pour se démarquer de la femme ?

Pas étonnant que ce soit une difficulté de taille qui guette le petit enfant dès le début de son existence. Comment arriver à être un homme et d'abord quels sont les prérequis pour faire un homme ?

### **Que doit être un homme ?**

L'antiquité gréco-romaine a défini des critères qui resteront valables dans tout l'Occident. Chez les Grecs la force, la combativité, le courage et la maîtrise. Le contrôle de soi distingue l'homme de la femme, car, elle, en proie à ses émotions, ne contrôle rien.

Chez les Romains les qualités requises sont sensiblement les mêmes, avec en plus la répression forte des sentiments qui vient du stoïcisme, la « pudor » qui distingue l'homme de la femme, mais distingue aussi du Barbare qui est comme la femme « irréflecti, irrationnel et impulsif ».

Chez les Grecs comme chez les Romains, une grande attention et importance est attachée à la beauté du corps, que les sculpteurs exalteront magnifiquement.

A l'ère chrétienne l'importance accordée au corps masculin se renforcera avec l'idée de l'homme création divine, car Dieu a dit « Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance », c'est à dire la perfection divine, qui se trouvera dans toutes les représentations du corps humain. La femme est moins parfaite, les formes étant « dégénérées de leur excellence primitive »

La représentation idéale du corps masculin est le triangle équilatéral, symbole de la Trinité, qui se dégrade en triangle isocèle pour représenter la femme, moins parfaite, les formes étant dégénérées de leur excellence primitive. Le corps masculin aura l'avantage de la représenter l'homme dans les premiers traités d'anatomie au début de la Renaissance. (?)

Le corps viril aura l'exclusivité de la représentation humaine dans les traités d'anatomie, discriminations qui demeurent aujourd'hui « comme l'a montré la sociologue Christine Détrez en se livrant à l'étude d'un corpus de vingt et une encyclopédies scientifiques pour enfants publiées entre 1990 et 2003. Les deux tiers des livres documentaires concernés ne représentent que des corps masculins ( .....) Sans même revenir ici sur l'absence dans de nombreux croquis d'un organe complet, le clitoris, il faut bien admettre que ces encyclopédies contribuent ainsi, comme à la Renaissance, à proposer, sous couvert de neutralité et d'objectivité scientifique, une vision essentialiste et naturalisée des sexes qui légitime les différenciations et les hiérarchies sociales.

A la question : que doit être un homme ? Réponse : un être parfait !

Pour en arriver à cette perfection il faut en passer par le dressage des corps masculins.

### **Le dressage des corps masculins**

Il ne suffit pas de dire un homme est fort et ne pleure pas, il faut faire en sorte que l'enfant intériorise cette injonction et ce travail d'intériorisation des normes est obtenu par ce que l'auteure appelle le dressage visant tout autant à faire l'apprentissage de la puissance qu'à refouler énergiquement l'impuissance, apprendre aux garçons que leur domination sur la femme comme sur un très grand nombre d'hommes est légitime.

Dans les sociétés tribales selon l'anthropologue Maurice Godelier, le garçon doit prouver sa supériorité à travers de multiples épreuves physiques et psychologiques( ...) la faim, le froid, le manque de sommeil, les marches harassantes, les moqueries, les coups.

A Sparte et en Crète, les épreuves sont du même genre, mais ce qui est valorisé par-dessus tout est l'aptitude à obéir aux ordres. « Le citoyen-soldat appartient au corps collectif comme l'abeille à

son essaim» dit l'auteure qui précise que le régime de Sparte est sans doute le premier régime totalitaire de l'histoire.

A Athènes pour les enfants de la haute société aristocratique, le dressage est très particulier. Il existe une première phase appelée marginalisation, phase éprouvante où l'éphèbe arraché au milieu maternel est rejeté de la communauté, abandonné dans un milieu hostile où il doit survivre, se cacher, se nourrir, épreuves symbolisant sa mort comme enfant. La formation de soldat se déroule simultanément, très dure, où il doit aussi affronter le froid, la faim les épreuves physiques...

Par ailleurs l'adolescent, appelé éromène « dès l'âge de la puberté, s'entraîne nu au gymnase, s'y fait admirer et courtiser par un homme plus âgé, l'éraсте, un citoyen en vue. L'éraсте fait la cour à l'éromène lui offre des cadeaux, des poèmes, puis féconde sexuellement son esprit et son corps. L'éromène doit toujours être le pénétré et l'éraсте le pénétrant, la règle est stricte faute de quoi ce serait de la perversion, l'homme jouerait alors un rôle passif ce qui voudrait dire féminin...l'abomination !

Cette formation requière du jeune homme une totale subordination tant sexuelle que psychologique.

La fin de cet apprentissage se terminera par le rite de l'inversion sexuelle dans lequel l'éromène devra s'habiller et se comporter en femme, c'est encore un degré de plus dans la féminisation et la soumission à l'éraсте.

S'il satisfait à cette nouvelle épreuve, l'éromène pourra accéder à ce qui s'appelle la réintégration, entrée solennelle dans la cité où il recevra des présents et prêtera serment par lequel il affirme son désir de réaliser son idéal de virilité.

En résumé l'adolescent pour se construire, doit en passer par une phase d'efféminisation et de soumission, dans une société qui a l'efféminisation et la servilité en horreur. Logiquement l'éromène ne peut que haïr l'éraсте, car s'il était consentant ce serait la honte pour lui : Michel Foucault a appelé cela « le dilemme de l'éromène » En effet le jeune homme par sa culture doit réprouver la position passive dans l'acte sexuel. S'il est consentant il peut être suspecté de perversion, si il refuse et est violenté il peut être rejetant vis à vis de l'éraсте. Mais l'éraсте va sauver la situation en convainquant le jeune de la pureté de ses intentions, puisque sa seule motivation est de l'amener devenir un homme. D'ailleurs il est entendu que lorsque sa barbe poussera, l'amitié non érotique entre hommes « la philia » s'installera entre eux à la vie et à la mort. Je cite O.G. : « ainsi la pédérasie qui cultive la philia virile a-t-elle une visée hautement civique qui est la cohésion des bataillons militaires qui doit être exemplaire. Si bien qu'en définitive, c'est en se laissant pénétrer analement par un homme plus âgé que le futur citoyen défend le mieux sa cité...Comment dans ce cas ne pas céder au désir de l'éraсте et ne pas le vénérer ? »

Cette relation ne peut être qualifiée d'homosexuelle au sens où nous l'entendons car la dualité des sexes, la notion de relation homo ou hétérosexuelle n'existe pas. Il y a le sexe pénétrant et le sexe pénétré, ce qui compte c'est le pouvoir sexuel. L'éraсте est un homme marié, l'éromène se mariera donnera des fils à la patrie, sera éraсте à son tour .

Les Grecs sont polysexuels, ils ont une relation hétérosexuelle, c'est le devoir de donner des fils à la patrie, d'autres relations de désir et plaisir avec les courtisanes, hétaires, prostituées, et aussi relation à l'éromène, où le plaisir est le plus noble. Un historien dit qu'il y a dans cette dernière «une certaine forme de sensibilité, de sentimentalité, un idéal misogyne de virilité totale. Eschyle énonce : «Quel besoin a-t-on des femmes quand l'esclave est là pour les travaux ménagers et l'adolescent désirable pour les ébats amoureux ? ».

O.G. écrit «la pédérasie permet, primo de préserver la virginité des jeunes filles, secundo elle enseigne aux garçons l'obéissance et la soumission sans faille aux aînés. Elle ne menace ni le mariage, ni l'ordre, ni la génération, bien au contraire ; elle canalise les désirs, tout en maintenant

les structures fondamentales de la société ».

A propos de l'expérience de la soumission pour être déclaré viril, n'est ce pas quelque chose de cet ordre qui subsiste dans les bizutages ?

### **Et chez les Romains qu'en est-il ?**

Si la même chose que la relation éromène-éraste se passait à Rome, le jeune romain et sa famille y perdraient leur honneur. Ce qui compte à Rome dans les relations entre hommes, c'est la position sociale du pénétré. Sénèque dit : « La soumission sexuelle d'un homme libre peut donner lieu à un procès, celle d'un esclave est une contrainte de la servitude, celle d'un affranchi un service qu'il doit à son maître ».

Finalement les Romains sont tout aussi attirés que les Grecs par les adolescents mais ce qui diffère est leur conception de la paternité : pour les Romains l'autorité paternelle est totale.

« La patria potestas (puissance paternelle) étant absolue, un père romain n'aurait jamais pu souffrir que l'éducation de son fils lui échappât au profit d'un éraste. D'où la méfiance des romains à l'égard des gymnases, mais aussi de la nudité hellénique, accusée de propager la pédérastie au sein de la jeunesse aristocratique. En revanche, soumettre sexuellement les petits esclaves ne représente aucunement une faute morale puisque, de toute façon, ils n'ont pas vocation à devenir des hommes. Qu'y a-t-il de mal à violer un puer [enfant] condamné à demeurer éternellement une bête de somme ? »

### **Dressage des corps au Moyen Age toujours pour préparer à se battre.**

La femme perd son sang, l'homme donne son sang et verse le sang, la guerre et la chasse sont du sexe masculin. Se battre, vaincre, pénétrer, soumettre, les mots indiquent la qualité virile, dont le summum est la « belle mort » au combat qui permet de devenir le héros dont on se souviendra après sa mort.

Au Moyen Age, on ne manque pas de héros que la littérature glorifie, on invite les jeunes à méditer leur exemple, le couard étant assimilé à un impuissant ou... à une femme.

Au Moyen Age, on commence l'apprentissage militaire à 4 ans on apprend à endurer la douleur et les brimades et à refouler les larmes. La remise des armes a lieu entre treize et quinze ans. L'auteure nous dit « l'épreuve suprême consiste à se mesurer à l'ours au cours d'un combat qui marque l'étape finale de l'initiation » car l'ours comme l'homme se tient debout prend sa femelle face à face, il est l'incarnation de la force et du courage, et un homme viril devra assister au spectacle de ce combat sans broncher ...quelle qu'en soit l'issue.

L'image du guerrier prêt à mourir sera la même jusqu'à la Révolution. Le Directoire instaurera la conscription obligatoire avec le conseil de révision qui examinera l'individu sur toutes les coutures car son corps sera le bouclier de la nation, une grande taille est préférée, le membre viril et les testicules sont soigneusement examinés. Le corps étant le miroir de l'âme pour les militaires, les médecins recherchent des physionomies s'approchant du soldat idéal – front, bouche, menton, forme des sourcils etc. Après cet examen le jeune homme est tondu et rasé, le rapport du pouvoir aux poils étant ainsi signifié.

Il faudra « déconstruire le garçon pour construire le guerrier » ce qui fera l'objet de brimades, d'entraînements violents, de grandes souffrances physiques et psychologiques. Pour faire un bon guerrier, il faut l'endurcir, le frapper, pour son bien, évidemment !

Au XIXème siècle une propagande martiale est partout nourrie de légende napoléonienne. Alfred de Vigny écrit « Nos précepteurs ressemblaient à des héros d'armes, nos salles d'études à

des casernes, nos récréations à des manœuvres et nos examens à des revues ». Sous la III<sup>ème</sup> République on apprend à l'école à manier le fusil en déroulant le grand récit national . L'honneur représentait « la vertu cardinale de la mythologie virile ». Jules Michelet s'adressant aux étudiants déclarait : « Il y a une autorité supérieure aux autres c'est celle de l'honneur. Sachez mourir de faim. C'est le premier des arts, puisqu'il donne la liberté de l'âme ».

En France, il faut attendre 1920 pour que des médecins s'élèvent contre les coups, au nom du progrès de la civilisation. Les pères cognaient, les maîtres cognaient plus fort, puisque pour eux c'était une méthode pédagogique. Et puis La Bible dit « qui aime bien châtie bien ».

Dans ce contexte le rituel du duel va prendre une très grande importance. Tout homme normal doit réparer un affront par ce moyen . Etre un homme c'est considérer l'insulte comme pire que la mort, aussi on se jette l'un sur l'autre facilement. Il faut être prêt à perdre la vie pour sauver son honneur.

### **L'Homme sportif.**

A la suite du guerrier et du duelliste arrive le sportif à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle et tout le XX<sup>ème</sup> siècle.

Au début du XX<sup>ème</sup> siècle la société est obsédée par des idées de dégénérescence, de déficience, le sport sera selon P. de Coubertin le « remède à notre infirmité publique ».

On retrouve là les éléments de ces crises de virilité dont nous avons parlé la dernière fois : les hommes ne sont plus des hommes, il faut régénérer ce monde et le sport dit P.deC. est « le symbole de la virilité » l'image de l'athlète va se construire avec l'idée que pour vaincre l'adversaire, il faut d'abord se vaincre soi-même.

L'athlète est un homme nouveau qui évoque le modèle grec, la photographie est présente pour glorifier l'athlète aux muscles saillants qui prend la posture. Chez les Grecs la victoire était pour l'athlète « un gage d'immortalité accordé par les dieux », de même les athlètes du XX<sup>ème</sup> siècle deviendront des hommes dont le nom et l'image très populaire à défaut d'immortalité, resteront longtemps présents dans les mémoires.

Avec le sport, on est passé du champ de bataille à la piste du stade mais le sport utilise des mots du soldat et de la guerre : combat, victoire , défaite, et les vertus morales de courage et de patriotisme, l'hymne national, le drapeau sont présents. L'athlète « exalte sa patrie, sa race et son drapeau. » dit Pierre de Coubertin. Le sport se substitue à la guerre et aussi en partie à la religion déclinante, les dimanches matin le terrain de sport a tendance à remplacer la messe.

### **Et les femmes dans le sport ?**

P. de C. « Donner la femme en spectacle est ambigu, la soumettre à l'effort physique est excessif, l'exposer à la brutalité est dangereux, faire appel à ses nerfs dans une compétition est monstrueux ». Tout est dit en peu de mots, on retrouve bien les traits de caractère féminin vus par les hommes et décrits précédemment.

Entre les deux guerres c'est la dépression économique, et les gymnases rassemblent les hommes en un entre soi rassurant.

Présents depuis la seconde moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle les mouvements de jeunesse vont prendre la coloration chrétienne des mouvements de jeunesse anglo-américains avec, je cite , une idéologie de la « chrétienté musculaire qui invitait les chrétiens à développer leur corps à l'image

de Jésus dont le corps n'est jamais dévirilisé par l'âge, et qui devient « le géniteur de la virilité » .

Le scoutisme initié par un militaire anglais Baden-Powell, le scoutisme , je cite O.G. : « dont l'ambition est de dégraisser les corps et de donner une coloration virile qui développe le caractère, le véritable patriotisme, l'adresse physique et la capacité de s'adapter aux circonstances ». Le camp scout en plein air où on fait des jeux sur les thèmes de l'aventurier, ou du chevalier, du héros, ou encore de l'affrontement de bandes rivales, et où on fraternise le soir en chantant l'amour du prochain autour d'un feu de bois.

Un des avantages de ce mouvement est d'organiser le temps du jeune loin des femmes -mères et institutrices - et de renforcer une virilité menacée par les revendications féministes qui commencent à se faire entendre.

Mais d'autres « fraternités haineuses » se développeront aussi entre deux guerres car aucun enseignement, aucune prise de conscience de l'absurdité de la guerre ne sera tiré pour beaucoup mais au contraire dans le cadre de la dépression économique, c'est une revanche de la virilité qui se manifeste contre les idées de dégénérescence. Des mouvements de jeunesse paramilitaires se développent qui sont instrumentalisés pour étouffer les révoltes des travailleurs. Drieu de la Rochelle exprime clairement la nouvelle idéologie qui se dessine « la définition la plus profonde du fascisme c'est celle-ci : « le mouvement politique qui va le plus franchement, le plus radicalement dans le sens de la grande révolution des mœurs, dans le sens de la restauration du corps -santé, dignité, plénitude, héroïsme »

Le culte de la force et du muscle revient en force, ce que O.G. nomme la « dérive fasciste du modèle guerrier » .

L'Allemagne vaincue va réagir par le culte de la force « pour régénérer la race ». Ce qui commence par un rejet de l'intellectualisme humaniste, et une manifestation de la virilité par le culte du muscle, que les sculpteurs mettent en scène en produisant des corps d'athlètes musculeux, sans visage expressif, comme si il fallait fabriquer une armure musculaire sorte de carapace à un moi menacé de dissolution.

Pour Mussolini, l'objectif est de « créer la classe des guerriers toujours prête à mourir. La guerre dit-il doit être la forge de l'italien nouveau, en trempant dans le fer et le feu une virilité nouvelle » .

Un sociologue allemand fournit une explication intéressante, il voit chez le soldat une peur de « dissolution des limites corporelles » qui met l'individu en risque d'un effondrement psychique. Un moyen de le conjurer est de favoriser le contact quasi fusionnel entre hommes, dont la force conjuguée devient invincible. Je cite O.G. : « Chacun doit avoir le sentiment que la fraternisation collective est la seule et unique riposte possible à la fragilité individuelle. La discipline et le dressage par l'exercice physique ne viseraient pas tant à cultiver la puissance qu'à refouler le sentiment d'impuissance et de morcellement du moi....Haïr ensemble et vénérer ensemble, telles sont les bases de cette nouvelle orthodoxie de l'hyperpuissance virile qui conduira à la construction du mythe du surhomme aryen » éliminant les êtres ontologiquement inférieurs.

Pour qu'il y ait des surhommes il faut définir des sous-hommes trouver un autre qui sera le sous-homme.

Le juif sera un des contre- modèles, dont on définira ainsi les caractéristiques :

Dans l'imaginaire nazi il y a l'aryen nu et musclé qui voit le juif comme disgracieux, camouflé par barbe, chapeau étoffes, ce qui est en rapport avec un habitus féminin, d'ailleurs le juif est pulsionnel et lâche, et ce sont là des caractéristiques féminines. Tout ce qui peut évoquer du féminin dans l'homme est à éradiquer.

Le juif est pacifiste et internationaliste, danger là encore car n'est-ce pas la porte ouverte au mélange de la race aryenne qui doit rester pure.

La femme pour le nazi n'est tolérable qu'effacée, elle n'a pas de prénom, Hitler déclare que « le monde de la femme se borne à son mari, à sa famille, à ses enfants, à son foyer » .

Elle sont invisibles, mais elles sont quand même des centaines de milliers participant au fonctionnement de la machine génocidaire. Le droit de vote leur a évidemment été retiré, ce qui ne les a pas empêchées d'être des soutiens du régime.

La xénophobie n'est pas l'apanage du nazisme, pour l'Europe, l'infériorité ontologique, le contre-modèle de l'homme viril sera plus tard pour l'européen, le sauvage. . La virilité coloniale s'opposera au sauvage déclaré dégénéré au physique et au moral.

Le vocabulaire guerrier qualifie le pénis de : lance ou pique, braquemart ou gourdin et de même la guerre coloniale s'apparente à l'acte de pénétration du territoire ennemi, comme le fait d'être vaincu renvoie au féminin « au dessous » .

Tout cela parle de virilité. Est ce que tout l'homme est dans le pénis ? On va voir avec la suite

### **Comment prouver sa virilité ?**

Nous avons vu que «l'homme est capable de domestiquer ce qui lui est extérieur : la femme, l'autre homme ou l'animal parce qu'ils sont «autres », donc faciles à objectiver, et, de là à chosifier, en revanche, ce qui relève de sa propre intériorité est beaucoup plus complexe à gouverner. »

Son sexe est lui-même pas un autre. Cf [Leonard de Vinci](#)<sup>248</sup>

L'usage du sexe masculin « est une construction culturelle» dit Michel Foucault qui est très codifiée et normalisée.

Au XVIIème siècle un homme, pour être jugé viril devant un tribunal, doit satisfaire à un certain nombre d'exigences définies en 1633 par un avocat général et que reprend O.G. : un homme doit « dresser, entrer, mouiller » et elle propose d'ajouter deux autres verbes à ce tryptique : le premier sera : prouver , et le dernier sera fanfaronner !!

Nous allons passer en revue ces différents points.

### **Prouver d'abord !**

L'auteur interroge « la virilité est-elle à ce point douteuse d'elle-même qu'il faille sans cesse en produire la preuve ?

La première preuve de virilité est l'existence des testicules, ce mot venu du latin testis qui signifie témoin, est la preuve formelle de virilité, ces « bijoux de famille » ont fait de tous temps l'objet d'une haute considération. Et inversement ceux qui n'en avaient pas, les eunuques, pouvaient être bannis, rejetés, dévalorisés, et les hommes dont les testicules n'étaient pas descendus dans les bourses comme on dit, même s'ils étaient en possession d'un pénis fonctionnel étaient considérés comme non virils devant les tribunaux.

Le petit garçon le moment venu voit se manifester son pénis et on lui explique qu'il possède cette chose que les filles n'ont pas, qu'il est un garçon, qu'il est fort et ne doit pas pleurer et tout le reste, de sorte qu'il comprenne bien que le pénis est symbole de sa puissance : c'est son phallus.

A contrario, le sexe ne fait l'objet d'aucune admiration dans l'entourage de la petite fille mais de honte parfois, de silence toujours, elle n'a pas de sexe alors ? Pour uriner il lui faut s'accroupir et se cacher alors que son frère urine fièrement debout. Se cacher, ça commence !

Mais le garçon n'est pas exempt d'inquiétude : la dimension ! Est-il conforme, il a envie de comparer son sexe, mais cela expose à faire savoir au cas où il ne serait pas conforme que, pour lui, le compte n'y est pas ! La honte !

Cette question de la dimension est présente de tous temps : dans l'Antiquité on voit dans les statues d'éphèbes une verge petite Aristote en effet avait « scientifiquement démontré » qu'une verge petite est plus favorable à la procréation. Un sexe modeste signifie que son propriétaire en a la maîtrise et un gros sexe, car les gros sexes évoquent l'animalité et même l'obscénité chez les

Romains .( ?)

Les colons européens qui attribuaient aux « indigènes » des sexes démesurés allaient jusqu'à considérer ce fait comme un signe de bestialité.

Pourtant dans les films pornographiques les grandes dimensions sont recherchées... ce qui pose de nouveaux problèmes pour ceux qui s'interrogent sur la norme idéale !

Il y a une contradiction entre la préférence pour les petits sexes et une prédilection pour les gros...

Est-ce à dire que l'on rejette ce que l'on envie ?

La preuve par les testicules à leur place et le pénis de juste (?) proportion suffit-elle ? Non

### **Il faut dresser pour prouver sa virilité**

S'il suffisait d'avoir un pénis pour être considéré comme homme, on se serait peut-être accommodé de certaines défaillances de celui-ci. Mais le pénis étant le symbole de la puissance masculine, le phallus, et la puissance se prouvant par l'érection, toute défaillance devient une catastrophe et non un incident comme il peut y en avoir dans tous les fonctionnements de l'organisme humain.

Les Grecs avaient parait-il l'érotisme joyeux ? Pas les Romains, car les comportements sexuels faisaient l'objet de commentaires et jugements qui en cas de défaillance détruisaient celui qui en était l'objet.

Le sexe avait un caractère effrayant en raison du passage de l'état d'érection à celui de flaccidité après l'acte évoquant la mort ou encore peur de la castration par le sexe féminin. De plus la rétraction du pénis après éjaculation renvoie par son aspect flaccide à la mort, et on retrouve là quelque chose qui s'apparente à la peur du vagin féminin orné de dents et le fantasme de castration dont on avait parlé précédemment. L'assimilation du phallus à un dieu se comprend à partir de ces rapprochements.

A ces peurs répondaient des rituels conjuratoires en tous genres et le port de toutes sortes d'amulettes.

L'adoration du pénis, les croyances phaliques se retrouvent au Japon, en Egypte, ou en Inde, et existent depuis l'antiquité, « on peut donc avancer que la divinisation de l'érection est un phénomène universel. » dit O.G.

Les croyances phaliques ont coexisté longtemps avec la religion chrétienne. Saint Augustin dit qu'au Jardin d'Eden, Adam contrôlait son sexe, ce qui devint difficile ensuite et constitue un châtiment divin de la désobéissance.

L'Eglise considère que l'injonction à la virilité est une ordonnance divine et que le mari doit honorer sa femme, faute de quoi il viole le sacrement du mariage, il est renvoyé devant le « Tribunal de l'impuissance » qui s'érige en pourfendeur de l'impuissant et le malheureux doit donner des gages de propre conformité aux normes sexuelles homologuées. Autrement il risque d'être déchu de son statut viril et traité en hérétique, voire en meurtrier. » L'impuissant devient un être malfaisant ce qui fait ressortir le courage et affirme la normalité des juges.

A la Renaissance la mode de la braguette rembourrée à l'entrejambe ornée de pierres et rubans est là pour affirmer la puissance phalique.

Au XIXème siècle la médecine donnera une caution scientifique en promettant les pires maux à ceux qui n'évacuent pas leur semence. Toutes sortes de médicaments voire d'appareillages sont inventés pour remédier à l'impuissance.

Au XXème siècle avec l'allongement de la vie, le deuil du phallus peut être difficile à faire si l'homme y a placé son pouvoir d'être un homme, et la médicalisation contribue alors à inscrire

l'affaiblissement naturel d'une fonction dans le registre de la pathologie et de l'anomalie mais surtout pas du vieillissement normal de l'organisme

### **Prouver et dresser, on y est ? Non il faut encore entrer !**

L'érection c'est bien mais aboutit- elle à ce que la morale en attend qui est de déposer la semence au bon endroit, avec la bonne destinataire , et par quel orifice.

Dans l'Antiquité l'homme pris de court pouvait avoir recours à la masturbation pour régler une situation embarrassante, ainsi faisait le sage Diogène à Athènes sur l'Agora en public !

Mais cette pratique fut plus tard interdite par la religion qui nomma cette pratique le « crime d'Onan » c'est à dire le coïtus interruptus car l'homme dilapidait alors sa semence : un crime contre le devoir d'enfanter. Malgré la réprobation religieuse la masturbation resta socialement tolérée.

O.G. écrit : « Ce n'est qu'à partir des Lumières que le plaisir solitaire va générer, pendant 250 ans, une névrose obsessionnelle généralisée, un traumatisme collectif ».

La science prit le relais de la religion avec le positivisme s'instaurant faiseuse de normes, décidant du bien et du mal. La médecine s'en mêle et la masturbation entre dans le registre des maladies graves qui amènent le malade à un aspect épouvantable une image de déchéance complète. La masturbation n'est plus un péché mais elle devient un vice. Les philosophes eux-mêmes s'en mêlent, Rousseau comme Voltaire sont épouvantés, seul Diderot résiste à cette vague de peur qui submerge l'Europe, à partir du livre d'un charlatan que renforcera un médecin suisse, le plaisir solitaire devient source de tous les maux qui atteignent l'intelligence comme l'âme et le corps détruisent le couple et la famille.

Alors suffit-il d'éviter cela par un acte de volonté ? Non car la panique de la spermatorrhée se répand dans toute l'Europe qui redoute le plus les émissions involontaires de sperme, la spermatorrhée.

En même temps se développe une croisade anti-masturbation avec un climat de suspicion, on surveille les adolescents, laïcs comme religieux les enseignants font la chasse. La lecture des moyens déployés fait peur. De véritables tortures sont préconisées où on se brûle où on se glace, on se martyrise pour éradiquer la masturbation.

Au début du XXème siècle Freud desserre un peu l'étau tout au moins pour ce qui concerne les enfants et les adolescents pour lesquels il considère normale la masturbation... mais par contre il la déclare perversion chez l'adulte !

La Révolution sexuelle va casser cette condamnation mais le tabou persistera encore dans la 2ème moitié du XXème siècle.

Il faut pénétrer, la preuve de la virilité pour un homme en dépend. Par contre se faire pénétrer est le plus grand attentat à la virilité qui soit.

Ce qui se passe en milieu carcéral permet d'éclaircir les choses. Le caïd hétérosexuel qui abuse des plus faibles n'est pas considéré comme homosexuel mais comme un homme viril au contraire qui domine et soumet un autre qui se trouve alors dans la position de femme. Pénétrer ou obtenir une fellation d'un homme, « Je te nique » ou « je t'encule » veut dire je te soumetts, ça parle du sexe masculin comme d'une arme qui pénètre et démolit.

L'infamie est donc d'occuper la position de femme, misogynie et homosexualité sont proches.

Pourquoi faut-il se démarquer si fort de la femme, peut-être parce que la frontière n'est pas aussi imperméable que ça entre homme et femme ? Chaque homme a une composante féminine, beaucoup d'hommes commencent à en convenir, et c'est ça qu'il faut repousser en stigmatisant si fort l'homosexualité.

Je cite O.G. : « L'obstination à désigner contre nature des penchants que ladite nature a aussi généreusement distribués sous toutes les latitudes et à toutes les époques signale la volonté de maintenir la préférence homosexuelle verrouillée dans la monstruosité »

Il faut dire qu'extérioriser violemment un conflit intérieur permet de le dominer.

Le terme de contre nature est vraiment surprenant si on considère que l'homosexualité est présente dans toutes les cultures passées et présentes, c'est un caractère d'universalité, de « nature » donc.

Nous allons simplement noter qq points intéressants :

- Pour l'église l'homosexualité est un péché c'est à dire un acte contre Dieu et pas un crime c'est à dire que ce n'est pas un acte contre la société.
- Au Moyen Age le couple homme-homme (Roland et Olivier ,Lancelot et Galehaut ...) est plus noble que le couple homme-femme.
- La culture grecque louait l'amitié d'homme à homme nécessaire pour se dépasser par amour pour sauver l'autre dans le combat.
- Il y a un certain idéal dans l'image du Christ et ses 12 apôtres.
- XIIIème siècle, tournant homophobe, contre les musulmans accusés de vices innommables.
- Croisade contre les Albigeois qui sont contre la reproduction, ce qui va à l'encontre de l'Eglise. Une conséquence en sera l'institution du mariage comme sacrement assurant la reproduction et prévenant de la luxure. Le couple hétérosexuel accède à la dignité, la femme devient aimable, et l'homosexualité tombe dans le champ pénal, crime social au XIVème siècle. La poésie chantera l'amour hétérosexuel, ce qui est nouveau. Ceux qui restent attachés à la culture chevaleresque sont qualifiés de sodomites, la sodomie comprenant : masturbation, fellation, coïtus interruptus, coït anal . Finalement tous actes ne relevant pas de la procréation.
- L'ordre social se solidifie avec le mariage, la procréation et l'homophobie, à la fin du XIX et première moitié du XXème siècle et l'homosexualité inquiète, elle met en péril la natalité, elle affaiblit la frontière entre les sexes, ne tient pas compte des hiérarchies sociales, ni des races.
- Pour la médecine il s'agit d'une maladie, perversion quasi dégénérative.
- Le terme homosexualité apparaît  
« L'homosexuel est maintenant une espèce, un troisième sexe, mi-homme, mi-femme. Il ressemble à un homme, mais dit O.G. est un troisième sexe mi-homme mi-femme, il ressemble à un homme, mais comme la femme, il est oisif, faible, mou, maniéré, émotif, jaloux, coquet , et, surtout, bavard( d'où le soupçon de trahison) : l'exact opposé du soldat, figure paradigmatique de la virilité ».

Pour ce qui est de l'effémination de l'homosexuel c'est un sujet complètement controversé tant il y a de groupes homosexuels différents où les attributs de la virilité diffèrent comme ceux de la féminité.

Dans le sport où l'homosexuel n'a soi-disant pas sa place le trouble sexuel est bien présent. « Comment ne pas sentir la puissante charge érotique qui traverse une mêlée de rugbymen, a fortiori quand ses membres posent nus et provocants dans un calendrier nommé dieux du stade ? »

### **Prouver, dresser, entrer , mouiller maintenant**

Dans l'Antiquité le sang et le sperme étaient confondus en un mélange qu'on appelait les humeurs, qui concentraient la puissance virile. Le sperme était doué d'un caractère particulier puisqu'en en donnant sa semence à l'éromène l'éraсте lui communique la sagesse.

L'homme doit contenir son sperme, l'économiser et encore plus après la découverte du spermatozoïde au XVIIème siècle où ce qu'on voyait bouger sous le microscope et qu'on nommait animalcules furent perçus comme des êtres préformés dont la destruction évoquait un infanticide.

Le sperme est alors à gérer avec économie, et à d'autres moments il est dispensateur d'énergie, d'audace, de courage, inépuisable et on peut le dépenser sans retenue .

Un autre paradoxe concerne la durée du coït il devait être bref ou au contraire prolongé car incluant une attention au plaisir de la femme, et le coït rapide devient alors synonyme de grossièreté. Le XXème siècle ira dans ce sens et l'homme devra maîtriser.

**citation 301 302**

### **Et maintenant la fanfaronnade !!**

Au Moyen Age la taverne lieu d'entre-soi masculin, retentit des exploits sexuels largement commentés, arrosés aussi, d'où cela peut se terminer en bagarre.

Les lieux homosexuels ne cesseront de se multiplier : salles de garde, lieux de réunions politiques, bordels, où l'on peut raconter ses conquêtes. Il existe une obsession comptable dans le domaine sexuel, « trois femmes avant le déjeuner et une après le dessert » écrira Flaubert à un ami !

La brutalité exprime aussi la puissance sexuelle et des expressions concernant l'acte sexuel sont très évocatrices « embrocher, labourer, entrer jusqu'à la garde »

Le cheval aussi peut exprimer la puissance sexuelle, musculeux et rapide, il faut le maîtriser, il aura une grande importance dans l'éducation du garçon, est interdit aux filles en principe.

Et puis au XIXème siècle apparaît l'automobile, interdite aux femmes pendant longtemps, puissamment érotique, permet des démonstrations de force révélatrices de son image de puissance sexuelle dans l'inconscient collectif. Et puis si on a pas de voiture, on peut toujours dans l'autobus exposer sa virilité, jambes écartées tant elle est conséquente prenant la place de deux.

Nous avons fait le tour de ce qu'un homme doit faire pour prouver sa virilité ? Et si il la sublimait ?

Pour Platon, la sublimation des désirs est la supériorité morale. Le véritable sens de l'amour est la quête du divin

**citation p 309**

Avec le platonisme il faut apprendre à dominer ses pulsions, la frugalité sexuelle sera l'apanage de la virilité car alors l'homme sera libéré de ses pulsions et pourra se consacrer aux activités les plus nobles que sont la politique et la guerre. Pour discréditer un homme il suffit de l'accuser d'avoir une sexualité débridée, un homme viril a une sexualité modérée et maîtrisée.

Alors comment le Romain peut-il se sortir de deux injonctions contradictoires puisqu'il doit faire la preuve de sa virilité comme nous l'avons vu, et observer une frugalité sexuelle ? L'issue sera de préférer les autres parties du corps que celles habituellement vouées à satisfaire le désir. Ce sera la peau considérée comme plus décente et propre, caresses et baisers donc particulièrement agréables avec les jeunes esclaves, le délice suprême étant l'échange du souffle.

Ce qui fait l'homme est donc la maîtrise de soi, dont la femme est incapable puisqu'elle est irrationnelle et impulsive.

La religion au Moyen Age reprendra cet idéal de chasteté. Les clercs qui avaient jusque-là eu le droit de se marier et de procréer, en furent privés et leur apparence témoignera de l'austérité qu'ils ont choisie avec la tonsure qui rompt avec la mythologie du poil comme signe de

virilité, la soutane noire indique le mépris pour toute coquetterie renoncements pour endosser une autre forme de virilité moins physique qu'intellectuelle et spirituelle, une virilité alternative, qui questionne, je cite O.G. , la légitimité du schéma dominant. Qui donc est le plus viril, le plus glorieux, du prêtre ou du guerrier ? Celui qui qui triomphe au lit et sur le champ de bataille ou celui qui, sans armes, sacrifie sa vie érotique pour le salut de l'humanité ?

Si cette question demeure indécidable, c'est qu'elle est révélatrice des interrogations, des incertitudes, et des doutes qui, depuis ses origines traversent le modèle viril, sans cesse menacé de fragmentation par l'émergence de contre-modèles.